

**Liberté**

**LIBERTÉ**  
ART & POLITIQUE

## Chronique d'une mort différée

Réjean Beaudoin and Robert Melançon

Volume 31, Number 3 (183), June 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31732ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Beaudoin, R. & Melançon, R. (1989). Review of [Chronique d'une mort différée]. *Liberté*, 31(3), 138–143.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1989

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

**Érudit**

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

---

# LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

---

---

RÉJEAN BEAUDOIN  
ROBERT MELANÇON

## CHRONIQUE D'UNE MORT DIFFÉRÉE

*Pierre Nepveu, L'Écologie du réel: mort et naissance de la littérature québécoise contemporaine, Montréal, Boréal, collection «Papiers collés», 1988, 243 pages.*

*Comment, dans une société moderne, la fable et la légende peuvent-elles fonder l'histoire? Comment l'archaïsme peut-il ouvrir la porte à la modernité? (p. 99)*

La littérature québécoise peut-elle être pensée dans les termes de la modernité? Peut-elle s'extraire de sa propre mort pour émerger positivement de la négativité de son origine? «Ce qui définit cette entité que l'on commence à désigner, dans les années soixante, comme 'la littérature québécoise', c'est précisément cette destruction créatrice que veut assumer la littérature elle-même», écrit Pierre Nepveu (p. 18). Tel est le pari de cet essai qui étudie le rapport qu'entretient le projet littéraire québécois avec la pensée contemporaine. Son hypothèse de départ recoupe une idée reçue, mais personne n'en avait encore examiné toutes les implications. On a beaucoup discuté dernièrement de la modernité entre défenseurs et adversaires de la dernière théorie, mais relire systématiquement les textes écrits depuis la Révolution tranquille (et avant) pour y trouver les premiers signes d'un imaginaire post-romantique, cette tâche restait à accomplir. Il faut savoir gré à l'essayiste de s'y être attelé, d'autant plus que l'éclairage

qu'il projette sur l'énormité de la question est tout à fait saisissant. La littérature québécoise ne peut plus soutenir la fondation d'une identité nationale dans l'espace postmoderne où elle semble s'être établie depuis les années soixante. Le (nouveau) sujet québécois qui naît d'une (re)lecture critique du non-être canadien-français pose l'oscillation des pôles et la mouvance de toute frontière comme condition de sa réalité.

*L'Écologie du réel* produit le certificat de décès de la littérature québécoise, mais cet acte de sépulture, il l'inscrit aussi dans un contexte qui aligne une impressionnante collection de constats de mort: fin des idéologies, fin du nationalisme, fin de la littérature, fin du sujet. Le mot *québécois* et la visée fondatrice qu'il instaure, autour de 1960, reposent sur un retournement qui caractérise la pensée du XX<sup>e</sup> siècle et qui pourrait se réduire à une ontologie par défaut qui aboutit, dans les années quatre-vingts, à une théorie du désastre dont l'écologie représente la forme culturelle. La réalité québécoise avoue ainsi sa nature privative et son être manquant, au cœur même de sa constitution poétique qui se formule à même l'esprit du siècle. À la fois refus atavique d'elle-même et passion moderne du nihilisme ambiant, la littérature québécoise aggrave l'angoisse du temps d'une hantise qui lui est propre, et trouve dans l'apocalypse actuelle de quoi échapper à sa nostalgie de l'origine en vivant son mythe fondateur au présent: le manque d'être du colonisé peut coïncider quelque part avec la ruine générale de la planète. C'est dans ce double retournement qu'apparaît la fécondité de la lecture ici proposée. La mort n'est pas la fin du monde, mais l'aube d'un nouveau mode d'existence. La défaite est toujours au début, mais elle est désormais ressaisie par le détour de sa résurgence. «Le 'territoire' se 'fonde' là où s'effondre la subjectivité face au non-sens de l'histoire et de la réalité modernes.» (pp. 20-21) Voilà au moins une façon de mourir en beauté. Il n'y a peut-être pas de spécificité du sujet québécois, mais s'il y a un succès auquel la littérature québécoise est en droit de prétendre, c'est celui d'aller loin dans la théorie de la catastrophe. Et l'époque promet une toute nouvelle carrière à ce lieu commun de tous les âges.

Esprit de finesse non dépourvu de géométrie, Pierre Nepveu circonscrit l'unité dans la diversité et traque le présent dans le passé au cours de cette étude attentive au moindre détail qui n'en poursuit pas moins le fil d'une patiente démonstration: celle de l'organicité du corpus littéraire québécois. Mais cette unité n'est justement pas là où on se plaît ordinairement à la situer, c'est-à-dire dans la construction collective d'une identité mythique. Ce sont plutôt l'échec et l'impossibilité réitérés de cette vision composite — le grand rêve du pays — qui fournissent les linéaments de la fiction québécoise, son état d'ébauche perpétuelle, entre sursis et repentir, proche d'un avènement toujours repoussé vers l'avenir et cependant assoiffé de la fatalité du (re)commencement. Or cette fiction-là — l'inconcevable souveraineté du territoire —, accréditée par la littérature elle-même, prise en charge par l'espace littéraire, serait devenue l'écologie du réel québécois. Ainsi exprimée d'une façon abstraite, la thèse ressemble à un aimable paradoxe. Mais il faut la saisir dans la cohérence que Pierre Nepveu introduit dans les textes qu'il compulse.

J'aime particulièrement sa lecture de Saint-Denys Garneau. Personne ne songera à accuser Pierre Nepveu de médire de la poésie<sup>1</sup>, et pourtant, si le poète de la dépossession lui semble tenir une place capitale, c'est d'abord parce que son œuvre ouvre la voie à la prose québécoise, et surtout au roman. Ce sont les romanciers qui reconnaîtront la valeur du poète, mais en consacrant son échec sur un mode parodique: Godbout, Blais, Ducharme, Aquin, Beaulieu, Brossard, Villemaire explorent tous la même vie-en-prose du non-poème. Miron porte au plus haut point le refus éthique de la poésie en choisissant d'écrire une épopée du combat prosaïque. Mais

---

1. Auteur de *Les Mots à l'écoute* (PUL, 1979) et de *Mahler et autres matières* (le Noroît, 1983), co-auteur de *La Poésie québécoise, des origines à nos jours* (l'Hexagone, 1986), poète et essayiste récemment devenu romancier (*L'Hiver de Mira Christophe*, Boréal, 1986), Pierre Nepveu sait parfaitement de quoi il parle.

revenons pour l'instant à Garneau. C'est lui qui découvre le vide métaphysique de sa propre expérience spirituelle et qui révèle «un trou dans notre monde», trouvaille sur laquelle tout le roman québécois allait prospérer. Cette étonnante affirmation se confirme par la résistance que rencontra d'abord l'œuvre de Garneau, longtemps supplantée par celle de Grandbois.

*Saint-Denys Garneau peut véritablement apparaître comme un fondateur, le premier ici qui ait perçu et concrétisé dans une forme littéraire la collectivité comme réunion de solitudes, la modernité comme épopée malheureuse, procession des fils orphelins dans le désert du monde qui est le désert de la pensée enfin responsable d'elle-même. (p. 74)*

L'idée d'un éclatement de l'unité thématique du corpus littéraire québécois dans les années quatre-vingts est une idée banale et qui court littéralement les rues. En un sens, on pourrait lire l'essai de Pierre Nepveu comme une descente acrobatique de cette pente à la mode. Ce serait assurément la meilleure façon de ne pas le lire, car on se sert généralement de cette simplification pour distinguer l'entreprise fondatrice de la Révolution tranquille de je ne sais quel syndrome postréfrendaire, quand ce n'est pas pour constater la conversion du Québec au vertueux pluralisme multiculturel. Il faut plutôt voir que *L'Écologie du réel* suit exactement la direction opposée en s'efforçant de montrer que l'hétérogénéité et la pratique du mélange des formes et des genres ont ici des racines plus profondes qu'un effet spécial du clignotement postmoderne. L'une des propositions essentielles de cet essai consiste à placer le devenir «post-québécois» de la littérature «du pays» au cœur de l'aventure des années soixante et non pas dans une rupture récente qui serait le fait des années quatre-vingts. C'est une hypothèse extrêmement dynamique et dont on n'a pas fini de constater la fécondité. Il s'agit de prendre une meilleure mesure du virage capital que reste la Révolution tran-

quille, en cessant surtout de lui attribuer la projection naïve d'une généreuse illusion. Si la question nationale, telle que posée à ce moment-là, chercha à fonder et à affirmer, il ne faut pas négliger de mentionner qu'elle le fit à partir de son versant négatif, dans la lucidité qui reconnaît l'absence et qui rencontre le vide, et que cette absence et ce vide sont encore à l'œuvre sous forme de rituel ludique dans l'esthétique qui caractérise la production de la présente décennie.

Le propos du livre est fermement articulé, les analyses qui le nourrissent sont fouillées et renouvellent souvent des idées plus ou moins reçues, la pensée est amplement informée sans s'enfermer dans un métadiscours, et les connaissances mises à contribution sont à elles seules une mine inestimable. L'auteur tient compte des travaux de ses prédécesseurs, dont il signale toujours la source, mais pour les replacer aussitôt dans une problématique qui lui appartient en propre. Ces qualités n'épuisent pourtant pas la valeur de l'ouvrage, même si elles suffiraient à distinguer plus d'un savant travail de recherche. C'est qu'il s'agit justement d'autre chose que d'un pur objet de savoir. La lecture de Pierre Nepveu exerce un pouvoir de transformation sur la masse compacte des écrits qu'elle rassemble; elle dévoile en eux un processus dont on pourrait toujours se demander s'il est vraiment inhérent au corpus ou s'il n'est pas plutôt l'effet des opérations de l'essayiste. Question évidemment oiseuse, puisque c'est dans le jeu de cette fausse alternative que résident la qualité la plus productive de l'essai, son travail de redistribution, en un mot son efficacité. Il me semble tout à coup qu'il s'agit autant d'un manifeste que d'une analyse, et que le plus vif intérêt que j'y prends vient de ce qu'il ne tient qu'à moi, comme à chaque lecteur de ce texte, d'en actualiser le propos, d'en adopter le dessein, d'en pratiquer la leçon, ce qui revient à dire que la raison de mon culte — la sacro-sainte littérature québécoise — est sans doute une poubelle en attente de recyclage, à l'image de la planète elle-même, plutôt que cette chapelle où je voulais me prosterner.

L'essai met sa méthode en pratique avant de s'en assurer: il ne la formule pertinemment qu'à l'usage et il découvre ses

principes en les éprouvant. Consentir à l'incertitude d'un mouvement, c'est éviter de gêner sa trajectoire pour mieux dessiner le déploiement de sa forme. Mais que la définition n'en soit pas autrement formulée que par la généreuse intuition de sa seule application à l'écriture, de son action la plus libre et la plus opaque, je veux dire de sa projection sur la page, voilà sans doute ce qui fait de cette démarche quelque chose de plus apparenté à la fiction qu'au discours scientifique, et qui la rend par conséquent plus apte à rejoindre son objet, puisqu'en celui-ci s'énonce plutôt la problématique d'un sujet. Or cette ambiguïté trouve ici son maximum de rentabilité pragmatique, à la fois dans le texte critique et à l'exemple du corpus qu'il construit, permettant ainsi à la lecture d'épouser le fuyant horizon de son attente et non plus les contours définis d'un modèle.

*Un certain pluralisme mou, il est vrai, renvoie dos à dos toutes les différences, ou affirme chacune comme essentielle ou irréductible. Mais le pluralisme fort expose les différences, il les mesure et les interroge, les traverse comme un incessant problème, comme un brouillage ou un désordre à assumer et à surmonter autrement que par des appels dogmatiques à l'unité, à l'identité ou au recentrement.*

*Il faut parier pour un pluralisme qui ne soit pas le triomphe de la confusion. (p. 215)<sup>2</sup>*

R.B.

---

2. C'est l'auteur qui souligne.